

Hoffmann à la lueur de ses illusions perdues

LYRIQUE Dans une scénographie soignée et une volonté d'éclairer l'espace mental de Hoffmann, le metteur en scène Stefano Poda brosse un portrait mélancolique du poète aux amours éphémères et ratées dans l'«opéra fantastique» d'Offenbach en ouverture de saison à Lausanne

JULIAN SYKES

Un cabinet de curiosités. Une bibliothèque immense pourvue de rayonnages et de niches encerclant le pourtour de la scène. C'est dans ce décor très esthétique, aux lignes graphiques, que Stefano Poda campe l'action des *Contes d'Hoffmann* à Lausanne. L'«opéra fantastique» d'Offenbach acquiert une dimension onirique, en reflet avec les pensées des personnages. Des pensées souvent noires, dans la tête de Hoffmann en particulier, l'antihéros épris de trois femmes différentes (Olympia, Antonia, Giulietta) à trois époques différentes de sa vie, tel que l'a brossé l'écrivain E.T.A. Hoffmann.

La débauche est ici esthétisée – presque propre – pour devenir un théâtre mental

Fin, réfléchi, doté d'un univers qui lui est propre, Stefano Poda est un collaborateur régulier de l'Opéra de Lausanne. Il a marqué les esprits avec des réussites comme *Ariodante* de Händel et *Faust* de Gounod (*Lucia di Lammermoor* plus critiquable). C'est un artiste complet: costumier, décorateur, scénographe, metteur en scène. On y retrouve son goût de l'esthétique et des éclairages chiadés. Et puis une façon très particulière de mettre en lumière les enjeux des personnages.

Rien n'est laissé au hasard, tous les objets ont une portée symbolique. Parmi les plus fortes images du spectacle: un vieux disque 78 tours tournant sur un grand plateau à la verticale à l'acte 3. Une douzaine de phonographes (aux pavillons à l'ancienne) sont disposés à même le sol – la voix de la mère d'Antonia, chanteuse-star décédée, se rappelle alors au douloureux souvenir de sa fille.

Jeux de doubles, personnages multipliés

Dans cet opéra d'Offenbach, certains personnages sont des doubles, voire des triples ou des



On retrouve dans «l'opéra fantastique» d'Offenbach le goût du metteur en scène Stefano Poda pour l'esthétique et les éclairages chiadés. (ALAN HUMEROSE)

quadruples. Stefano Poda joue sur cette idée, en faisant des «duplicatas» d'Olympia, d'Antonia et de Giulietta – les trois femmes pour lesquelles le poète Hoffmann a chaviré (auxquelles on pourrait ajouter encore Stella).

A chaque acte, ces femmes apparaissent répliquées à plusieurs exemplaires; elles sont toujours enfermées dans des vitrines oblongues blanches qui ressemblent à des cages. A l'aveuglement des sens répond cette blancheur aussi cruelle que lumineuse qui trompe littéralement Hoffmann. Manipulé par le diable (lui-même surgissant sous quatre accoutrements différents), le poète-musicien échoue dans ses amours.

C'est ingénieux, bien pensé, dans une modernisation douce de

la trame. Certes, on n'y sent pas l'odeur de la taverne, le stupre, les effluves de la bière: la débauche est ici esthétisée – presque propre – pour devenir un théâtre mental. Mais le propos n'est pas abscons pour autant. L'intrigue est éclairée d'un point de vue psychologique; elle atteint des sommets de perspicacité dans la scène de la poupée mécanique Olympia et des sommets d'émotion lorsque la jeune soprano Antonia, désespérée, s'identifie à sa mère chanteuse défunte, l'oreille collée aux phonographes.

Un Hoffmann émouvant

Le ténor Jean-François Borras compose un Hoffmann candide, ténébreux, empêtré dans sa mélancolie. Trompé par le diable multiforme, il succombe au vice des jeux d'argent et à son idéalisa-

tion excessive de la femme. Chaleur, lyrisme, tendresse: la voix est d'une rondeur parfaite. D'abord un peu voilée parce qu'en fond de scène, elle se pare bien vite de chair et d'aigus absolument éclatants! Ce Hoffmann hagard, un peu pataud, émeut par sa sincérité.

Soin porté aux mouvements de scène

Timbre tour à tour mordant, cendré, capable aussi d'alléger l'émission, rusé, surnois, le port altier, Nicolas Courjal campe de fabuleux diables. Beate Ritter, soprano léger, chante son fameux air dans un tempo mesuré, faisant d'Olympia une authentique poupée mécanique! A la reprise du premier couplet, elle va jusqu'à ajouter des embellissements d'une difficulté suprême.

Vannina Santoni compose une Antonia sensuelle: on regrette que le timbre – au demeurant riche – se durcisse un peu dans l'aigu, devenant métallique; mais elle peaufine les nuances dans des *sotto voce* subtils à la fin de l'acte. Plus froide, calculatrice, Giulietta (Géraldine Chauvet) achève d'exaspérer l'étudiant Nicklausse (Carine Séchaye, très engagée scéniquement, au mezzo un peu étroit et contraint). Habillés en cuir noir satiné et robes rouges, les choristes se plient à tous les mouvements de scène soigneusement dirigés.

Car tout est orchestré dans le moindre détail: étonnante démultiplication de l'automate Olympia à l'acte 2, entourée d'un bataillon de sosies rouge vif mimant sa gestuelle et ses paroles à l'aide des

mouvements de lèvres. Les éclairages participent eux-mêmes à l'orchestration des climats, toujours teintés d'onirisme, avec un souci de la plastique qui caractérise l'approche de Stefano Poda.

A la tête de l'Orchestre de chambre de Lausanne, le chef français Jean-Yves Ossonce dirige avec flair et bon sens. Il accompagne les chanteurs sans outrances ni effets de manche, allant droit au but, dans un souci de clarté à l'image de l'élocution soignée de l'essentiel de la distribution. Un spectacle de haute facture; un lever de rideau de saison tout à fait prometteur! ■

Les Contes d'Hoffmann à l'Opéra de Lausanne, ve 4 octobre à 20h, dimanche 6 à 15h, me 9 à 19h. www.opera-lausanne.ch

Le poids des mots, la fougue d'Evelyne Castellino

SCÈNES Dans «Un discours! Un discours! Un discours!», à voir depuis mardi sur la scène genevoise de La Parfumerie, la créatrice de danse-théâtre mêle paroles publiques et névroses privées pour lutter contre le populisme. Décoiffant

MARIE-PIERRE GENECAND

Ily a l'hésitation de Patrick Modiano. La sagesse de Stéphane Hessel. Les éruptions d'Hitler – que le père de la fable, exaspéré d'être interrompu, s'en va zigouiller pendant le dîner. Ou encore les espoirs de Martin Luther King, la ténacité de Simone Veil, la magnifique dignité de Christiane Taubira. Dans *Un discours! Un discours! Un discours!*, Evelyne Castellino convoque en sons et en images des déclarations qui ont marqué l'Histoire. Mais la metteuse en scène, qui aime le tumulte, a la bonne idée de

croiser ces paroles publiques avec les propos débridés d'une famille névrosée.

Tous en blanc, assis autour d'une grande table ou explosés dans l'espace, les huit comédiens composent les figures types du clan sur la scène genevoise de La Parfumerie. La belle-fille rebelle, le fils trop parfait, la fille sagace, le frère préféré, l'épouse effacée et, bien sûr, le patriarcat à la fois vénéré et détesté. Sauf qu'ici ce pilier incarné avec talent par Christian Scheidt ne parvient jamais à terminer son toast et finit terrassé. Le patriarcat est mort, à bas le patriarcat!

Le siècle. Celui d'aujourd'hui qui file sous nos yeux affolés et celui d'avant. Qui, lui aussi, a subi le joug de plusieurs tyrans. Ils s'affichent sur le mur du fond, les Staline, Mussolini, Franco et autres hystériques du pouvoir suprême. Ils scandent de leur harangue le côté dur de cette création qui est traversée par

un superbe élan. Et ils répondent à des colères plus intimes. Comme celle de la belle-fille jouée par Maud Faucherre. Elle est tellement concentrée pour ne pas faire tache dans cette famille distinguée qu'elle finit par déborder de tous côtés. La comédienne, qu'on voit trop peu, a une énergie à faire trembler les frileux. Verena Lopes, danseuse depuis toujours de la Cie 100% Acrylique, est aussi traversée par un feu. C'est dans le mouvement, délié, parfaitement calibré et parfois menaçant, qu'elle l'exprime le mieux. Son duo avec Christian Scheidt qui accueille ces chutes, de part et d'autre de la grande table, comme on soutient un enfant imprudent, est bouleversant.

Le rythme et le fond

Christian Scheidt justement. Depuis cinq ans qu'il travaille avec Evelyne Castellino, il a découvert les joies de la danse et des personnages ardents.

LA FÊTE DU THÉÂTRE

En lien avec ce spectacle et dans le cadre de la Fête du théâtre qui a lieu du 11 au 13 octobre à Genève, les aspirants rhétoriciens peuvent envoyer leur plus beau discours à info@fetedutheatre.ch avant le 9 octobre. Les cinq meilleures bafouilles seront lues à La Parfumerie, à la fin des représentations des 11, 12 et 13 octobre.

Ici, il est le père autoritaire et rêve pourtant d'effacement. Antoine Courvoisier, le talent à l'état pur, joue, lui, le fil préféré, créatif célébré. Sa version funky du pessimisme de Camus marque la soirée. A ses côtés, parmi la jeune génération? Cléa Eden, dont le discours sur l'impact du vocabulaire sexiste – «les mots comptent!» – émeut durablement. Ou Bastien Blanchard, dont le rôle d'enfant sage fait doucement rigoler tous ceux qui ont vu le comédien à l'œuvre dans ses improvisations potaches cet été. L'indomptable Céline Goormaghtigh compose elle aussi une compagne sage tandis que Francesco Cesalli, vidéaste historique de 100% Acrylique, joue un ami de la famille, joliment maladroit, mélancolique et discret.

Ce qui plaît dans ce travail, c'est le rythme insufflé et la belle entente, palpable, entre les comédiens qui enchaînent les séquences parlées et

dansees à vitesse grand V. Ce qui plaît aussi, c'est la ligne de fond tracée par Evelyne Castellino. Ce besoin de résistance face aux discours populistes dont la recette est savamment décortiquée par un conférencier. «On assiste à un retour en arrière effarant en matière de droits de l'homme, confie la metteuse en scène en marge de la représentation. Nous avons un devoir de mémoire et de transmission.» Dans le spectacle, on entend l'altermondialiste Jean Ziegler. «Comme l'esclavagisme, le capitalisme ne peut pas être amélioré, il doit mourir et être remplacé par des rapports de solidarité, de complémentarité et de réciprocité», analyse-t-il. Nul doute que c'est ce type de programme que la Cie 100% Acrylique a envie de voir appliquer par la jeune génération. ■

«Un discours! Un discours! Un discours!», jusqu'au 20 octobre, La Parfumerie, Genève.